

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Offices de l'église, titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Apostolat de la prière. — IV Importantes nominations en curie. — V Mont Sainte-Anne et couvent de Saint-Jacques-de-l'Achigan (*suite*). — VI Chez le cardinal secrétaire d'État.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 8 mars

Office du IIe dimanche du Carême, **semi-double** (privilegié contre tout office de 2e cl.); mém. de saint Jean de Dieu (sans 3e or.); préface du Carême. — Vêpres du dim. mém. de sainte Françoise (du 7) et de saint Jean de Dieu.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 15 mars

A cause de la solennité de l'Annonciation, on anticipe à ce jour, la solennité des titulaires dont la fête tombe dans la semaine.

Diocèse de Montréal. — Du 17 mars, saint Patrice (Montréal); du 18, saint Gabriel (Montréal); du 21, saint Benoît.

Diocèse d'Ottawa. — Du 17 mars, saint Patrice (Ottawa et Fallowfield).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 12 mars, saint Grégoire (Mount Johnson).

Diocèse de Sherbrooke. — Du 17 mars, saint Patrice (Sherbrooke et Magog); du 18, saint Gabriel (Lac Tylmer); du 21, saint Philémon (Stoke Center).

Diocèse de Valleyfield. — Du 17 mars, saint Patrice (Hinchinbrooke).

Diocèse de Nicolet. — Du 12 mars, saint Grégoire.

Diocèse de Pembroke.—Du 17 mars, saint Patrice (Mount St. Patrick).

Diocèse de Joliette.—Du 17 mars, saint Patrice (Rawdon); du 18, saint Gabriel (Brandon); du 29, saint Cuthbert.

Diocèse de Mont-Laurier.—Du 17 mars, saint Agricole; du 18, saint Gabriel (Bouchette).

Vicariat de Témiscamingue.—Du 17 mars, saint Patrice (Cobalt); du 18, saint Gabriel (Guérin).

Les églises dédiées à saint Joseph (19 mars), pourront se contenter de la solennité qui aura lieu le 3 mai. J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi,	10 mars.	— Sainte-Monique.
Jeudi,	12 "	— Rivière-des-Prairies.
Samedi,	14 "	— Sacré-Coeur.

APOSTOLAT DE LA PRIERE

Intention générale pour le mois de mars 1914
Approuvée et bénie par Pie X

LES RETRAITES FERMEES

Offrande quotidienne pendant ce mois

Divin Coeur de Jésus, je vous offre, par le Coeur immaculé de Marie, les prières, les oeuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel. Je vous les offre, en particulier, pour les Retraites fermées.

Résolution apostolique : Prier instamment pour les Retraites fermées.

IMPORTANTES NOMINATIONS EN CURIE

Le cardinal Rampolla, dont nous avons annoncé récemment la mort, occupait à Rome un certain nombre de charges importantes. Il était archiprêtre de la Basilique de Saint-Pierre, secrétaire du Saint-Office (le préfet de cette Congrégation est le Souverain-Pontife lui-même), grand prieur de l'ordre de Malte, bibliothécaire de la Sainte Eglise, préfet de la Fabrique Saint-Pierre, en même temps que membre des plus importantes Congrégations romaines.

Le Saint-Père vient de pourvoir à quelques-unes de ces charges devenues vacantes.

Le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat, a été nommé archiprêtre de Saint-Prêtre et préfet de la Fabrique Saint-Pierre.

Le cardinal Ferrata, ancien nonce à Paris et préfet de la Congrégation des Sacrements, devient secrétaire du Saint-Office.

Le cardinal Bisletti devient grand prieur de l'Ordre de Malte.

Le cardinal Cassetta, évêque de Frascati et préfet de la Congrégation des Etudes, est nommé bibliothécaire de la Sainte Eglise.

Le cardinal Van Rossum est nommé président de la Commission biblique.

Les cardinaux Lugari et Billot sont nommés membres du Saint-Office, en remplacement des cardinaux Vivès et Respi-ghi, décédés.

MONT SAINTE-ANNE

ET COUVENT DE SAINT-JACQUES-DE-L'ACHIGAN

(SUITE)

Dans son premier voyage d'Europe, en 1841, Mgr Bourget traite de l'établissement de trois communautés dans son vaste diocèse : les Jésuites, les Oblats et les Dames du Sacré-Coeur.

A Paris, il rencontre la vénérable Mère Madeleine-Sophie Barat (1779-1865), fondatrice des religieuses du Sacré-Coeur de Jésus, plus connues sous le nom de Dames du Sacré-Coeur, et " lui offre une maison toute prête avec une propriété de 360 arpents de terre en bois et prairies ".

M. l'abbé Beaubien dans son *Sault-au-Récollet* ajoute : " C'était un don généreux fait à la nouvelle communauté par le vénérable M. Paré, curé de Saint-Jacques-de-l'Achigan, que ses vertus et ses oeuvres ont placé au premier rang parmi les prêtres modèles et les insignes bienfaiteurs du diocèse. "

Rien de plus juste que cette appréciation de la vie sainte du bon M. Paré ; mais il n'est pas tout-à-fait exact de dire absolument qu'il dota le Sacré-Coeur de Saint-Jacques, car il réclamerait lui-même en faveur de M. l'abbé Jean Bro, fondateur et premier curé de Saint-Jacques de la *Nouvelle-Acadie*.

M. Jean Bro (1743-1824) avait douze ans lors de la déportation des Acadiens en 1755. La tempête politique le jeta sur les côtes de France où, par la protection de l'abbé de l'Île-Dieu, il fit ses études à Saint-Malo et aux Missions Etrangères à Paris. Il revint à Québec pour y être ordonné le 15 novembre 1772.

Il fonda Saint-Jacques, peuplé par ses compatriotes et en fut curé plus de quarante ans. Il mourut en 1824 laissant à son deuxième successeur, M. Paré, une somme de 30,000 francs, pour l'instruction des jeunes filles ; et voici les raisons qu'on

en donne : " M. Bro ayant desservi plusieurs années sa paroisse sous le poids des infirmités de l'esprit et du corps et ayant par là même négligé son troupeau, il convient que ses revenus soient appliqués surtout à l'éducation des filles " .

A la suite de certaines pertes financières, les dernières volontés de M. Bro et de ses héritiers n'eurent pas leur pleine réalisation, mais il n'en est pas moins établi que M. Bro est le principal fondateur du couvent de Saint-Jacques. Ayant fourni la plus large part du coût de la bâtisse primitive, il se trouve être le principal instrument dont s'est servi la Providence pour favoriser l'oeuvre des vocations à Saint-Jacques.

M. Paré fit la fondation lui-même et paya de son argent et de son dévouement, mais aussi il était fidéicommissaire du legs de M. Bro.

La maison de ce dernier servit même, après sa mort, à l'école des filles du village, en attendant l'arrivée des Dames du Sacré-Coeur qui continuèrent à y faire la classe des externes. Les Soeurs de Sainte-Anne se servirent aussi de ce modeste logis pour les mêmes usages.

Jusqu'à ces dernières années, il y eut au couvent de Saint-Jacques un meuble-souvenir de M. Bro : une magnifique horloge au mécanisme de cuivre et au cadran d'argent. Elle venait d'Angleterre et coûtait cent dollars. Son cousin germain, Benjamin Martin (mon bisaïeul), en avait acheté une semblable, sa soeur jumelle. Ces deux chronomètres, si jolis de qualité et de forme, sortis d'une même maison, placés dans la même paroisse, eurent le même triste sort, tant il est vrai que " les plus belles choses ont le pire destin " . Celui de la famille Martin fut réduit en cendres, dans la maison de Jean-Louis Melançon, au feu du village en 1890. Il restait celui des Soeurs, remis à neuf pour orner la belle salle de communauté du nouveau couvent. Je le vis dans sa toilette nouvelle, à la fin de

de décembre 1899 et, au printemps suivant, il était détruit dans l'incendie qui ne laissa du couvent (le deuxième) qu'un monceau de ruines.

Mais je m'égare en des lieux pourtant si connus et je retourne à Paris où s'agite la fondation de la vénérable maison.

La révérende Mère Barat, pour donner suite aux projets de Mgr Bourget, écrit à son assistante en Amérique, la priant de se rendre au Canada français, dans une paroisse de campagne, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, où Mgr Bourget " nous offre une propriété, nous promet des novices et du bien à faire ".

Obéissant à la Mère Générale, la Mère Elisabeth Galitzin vint à Saint-Jacques en 1841, au mois de septembre. Voici ce que les *Mélanges religieux* de l'époque disent de cette visite: " Deux Dames de l'Institut du Sacré-Coeur dont l'une est provinciale de son ordre sont venues visiter Montréal ces jours derniers. Ces dames, comme l'on sait, s'occupent particulièrement de l'éducation des personnes du sexe et le succès de leur enseignement est hautement apprécié à Paris et dans toute la France. La dame provinciale dont nous parlons est de la famille princière de Galitzin d'origine russe et dont plusieurs membres ont donné l'édifiant spectacle de leur retour à l'Eglise romaine à la fin du siècle dernier. Ces dames sont parties pour New York mercredi dernier " (22 septembre 1841). La révérende Mère Galitzin est une princesse russe, héritière des princes de Lithurnie, très bien vus et très influents à la cour des tzars, et convertie elle-même du schisme moscovite par les soins du célèbre Père Rosaven, jésuite français, le même qui reçut les aveux de Louis Veillot et lui fit entendre les paroles du pardon, mais qui, à cette époque, était à Saint-Petersbourg ainsi que ses religieux. Dans sa correspondance Louis Veillot en parle ainsi: " J'ai vu un homme d'une très

haute supériorité, dont les paroles m'ont grandement ému : c'est un jésuite français, et l'un des plus hauts personnages de son ordre, qu'on appelle le Père Rosaven". La conversion de son frère le prince Alexandre en 1815 fut, paraît-il, une des causes de la persécution soulevée contre les jésuites en Russie. Le Père Rosaven s'étant rendu à Rome, la princesse se mit en relation avec lui et lui demanda de lui indiquer un institut austère où elle pût entrer. Le Père jésuite lui désigna le Sacré-Coeur et la mit en correspondance avec la Mère Barat. Elle prit l'habit religieux à Metz, en 1826, et donna les plus grandes espérances. Mgr Baunard dit d'elle que " c'était une âme forte et généreuse, mais un esprit absolu et un caractère tout d'une pièce " ; il ajoute " un caractère de bronze, mais un coeur d'or ". La Mère Barat dira d'elle à sa mort qu'elle fut " sa main droite ".

Elle vint à Saint-Jacques deux fois, en 1841 et en 1843. A son premier voyage, elle fit une chute de voiture qui mit ses jours en danger.

Achevons de dire ses relations de famille. Elle était cousine germaine du Rév. Père Démétrius Galitzin, l'apôtre de la Pensylvanie pendant quarante-cinq ans, où, sous le nom emprunté de Père Smith, il fit un bien immense de 1795 à 1840, époque où il mourut.

Il me semble voir en conférence, dans le vieux presbytère de Saint-Jacques, d'un côté, les deux grandes Dames du Sacré-Coeur, conservant sous le voile et l'habit religieux cet air de noble distinction et ce cachet de haute société, qu'elles avaient apportés de leurs familles respectives et perfectionnés au contact de religieuses sorties des premières familles de l'Europe et de la noblesse française ; de l'autre, un bon vieux curé canadien, vivant simplement, et aux antipodes de la vanité et du luxe, qui disait un jour revenant de Montréal : " J'étais dans

ma charrette; je voyais ces grandes vaniteuses dans leur carosse me regarder d'un air méprisant, et je me disais: tout de même, je me trouve très bien de votre mépris ”.

M. Jean-Romuald Paré (1779-1858), puisqu'il s'agit de lui, avait alors 62 ans. “ C'était, dit son biographe (M. l'abbé F.-X. Chagnon), un beau vieillard, droit, les traits de la figure encore animés, teint rose avec les yeux bleus, cheveux blanchissants, physionomie douce et pleine de candeur avec un air vénérable ” et duquel on pouvait dire, comme autrefois Fénélon de Saint-Sulpice “ je ne connais rien de plus vénérable que M. Paré ”.

Il avait sans doute oublié, ce jour-là, de faire imprimer son menu de table, ou bien, songeant qu'il était suffisamment connu, il s'en était passé. Mais la table était abondamment servie: une soupe aux pois, un plat de poulets et un autre de lard, servis dans la belle vaisselle bleue, du lait, en guise de vin, et, pour dessert, la crème entière d'un vaisseau de lait saupoudrée d'une épaisse couche de sucre du pays. Son biographe ajoute: “ Sa voiture, ses habits, son ameublement, et jusqu'à sa table, tout était pauvre ”.

On aime toujours à se rappeler M. Paré, avec sa soutane de prunelle, son rabat noir liséré de blanc, son beau collet noir à huit pointes (comme on en voit sur les photographies de M. Girouard, fondateur du séminaire de Saint-Hyacinthe), son chapeau de paille, à larges bords, recouvert de soie noire (comme il s'en trouve encore un au presbytère de Saint-Jacques), ses grands mouchoirs de coton bleu à bordure blanche et ses sabots de bois. (Ma mère possédait un de ces mouchoirs, qui guérissait de tous les maux; le musée du Collège Joliette garde avec soin les sabots du bon vieux curé).

On fut vite d'accord de part et d'autre.

La Mère Galitzin, provinciale de son ordre aux Etats-Unis,

après avoir été longtemps assistante et secrétaire-générale à Paris, habituée de toujours vaquer aux affaires même les plus embrouillées, ne prit pas de temps à conclure le contrat de fondation, d'autant plus qu'elle avait affaire à ce que le Canada comptait de plus honnête, de plus droit et de plus généreux, le prototype parfait de l'ancien curé canadien.

L'affaire du couvent était décidée; la communauté acceptait les offres et les conditions de M. Paré. Il ne restait plus qu'à pourvoir au personnel de la maison; la Mère Galitzin va s'en charger.

Les affaires de la société et la tenue du conseil général l'appelant en France en 1842, elle y conduisit une jeune professe de l'Amérique, qui devint dans la suite une des religieuses les plus remarquables et les mieux douées de tout l'Institut et l'une des premières novices de la Mère Duchêne à Fleurissant (Missouri). C'était la Mère A. Hardey, tant aimée par ses religieuses et décédée à Paris en 1886, avec le titre d'assistante-générale, après avoir été provinciale des maisons de l'est des Etats-Unis et du Canada.

La vénérable Mère Duchêne (1769-1852) fonda les premières maisons d'Amérique en 1818. Son procès de canonisation est commencé en cour de Rome depuis le 7 décembre 1909. Quand elle écrivait aux Mères de Saint-Jacques, c'était une fête et ses heureuses filles ne manquaient jamais de lire ses lettres aux élèves des premières classes.

La Mère Galitzin revint en Amérique avec la petite colonie — le *pusillus grex* — destinée à Saint-Jacques. Elle partit du Havre pour New York avec quatre religieuses portant toutes des noms illustres, mais plus remarquables encore par leur vertu et leur distinction.

(À SUIVRE)

A.-C. D.

CHEZ LE CARDINAL SECRETAIRE D'ETAT

(De l'Action française.)



l'*Ave Maria* s'entr'ouvrent les salons ecclésiastiques, qui, à Rome, sont légion. Les plus courus sont ceux des Eminentissimes princes de l'Eglise, et, entre tous, ceux du cardinal secrétaire d'Etat, premier ministre d'un souverain qui ne connaît aucune limite humaine à son pouvoir, aucune frontière à ses états. Et cependant il est plus facile de pénétrer chez un si puissant personnage que dans le cabinet d'un sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

A la *Consulta*, vous devez parlementer avec des huissiers qui vous toisent du haut de leurs fonctions, avec une série de petits attachés huilés, pommadés, monoclés, à qui vous devez expliquer, avec force détails, le but de votre visite, et exhiber toutes vos lettres de recommandation ; après quoi, si vous êtes reçu, il vous reste l'impression désagréable d'avoir été traité comme un importun par ces messieurs que vous avez dérangés, au milieu d'une conversation très importante sur les toilettes du bal mauve offert à Cosmopolis par Son Excellence l'ambasadrice d'Autriche-Hongrie !

COMMENT ON ENTRE. — Pour voir le premier ministre du Pape, c'est beaucoup plus simple. Quelques instants après l'*Ave Maria*, lorsque les premières ombres du soir tombent sur les colonnades de Bernin, vous vous présentez devant le *Portone di Bronzo*. Au bas de l'escalier, un bourgeois, qui a tout l'air de flâner avec ennui, sans doute un policier du roi, vous dévisage discrètement. Sur le seuil du portail, dont un des lourds battants est fermé, une silhouette guerrière appuyée sur une hallebarde et éclairée par la lumière blafarde qui tombe d'une immense lanterne en fer forgé vous barre le passage,

mais s'écarte aussitôt que vous prononcez le mot de passe : " Le cardinal secrétaire ". Elle s'écarte, mais jette un appel : " Caporal ! " D'un groupe de gardes suisses, qui causent assis sur des bancs en bois à côté d'un râtelier où des fusils sont alignés, une autre silhouette se détache, s'approche, et vous indique du geste, dès que vous avez répété le mot de passe, le grand escalier que Pie IX fit construire en 1860. D'une beauté grandiose, il est bien froid, avec la nudité laiteuse de ses immenses marches et la crudité jaune de ses murs revêtus de plaques de marbre trop brillantes sous les reflets des lampes électriques. Il est surtout bien haut et bien fatigant. On n'arrive jamais à ce palier où s'ouvrent deux portes. L'une, à droite, conduit dans les appartements du *Maestro di Camera*, le prélat le plus populaire du monde entier, le grand dispensateur des faveurs, des audiences papales et des billets pour les grandes solennités. L'autre est gardée par deux gendarmes en bicorne qui font sonner bruyamment leurs éperons sur les larges dalles qui pavent le portique. " Le cardinal secrétaire ! " Encore une fois, ces trois mots vous livrent passage. Devant vous se dressent, encadrant la majestueuse cour de Saint-Damase, les façades des palais pontificaux, immenses parois vitrées d'une transparence voilée et diffuse aux points où, de l'intérieur, les lumières des galeries les frappent. Un perron éclairé et un gendarme attirent vos regards et vos pas. Pour la dernière fois, il faut dire où l'on va. D'ailleurs, si vous aviez eu soin de venir avec une serviette en cuir sous le bras ou un pli à la main, non seulement l'on ne vous aurait pas arrêté, mais on aurait, à votre passage, rectifié les positions, frappé les dalles de la hallebarde et l'on vous aurait honoré d'un salut militaire; on eût deviné chez qui vous vous rendiez et l'on aurait pensé que vous connaissiez à fond votre chemin. Ce n'est point par défiance que Suisses et gendarmes ont exigé le mot de passe " Le cardinal secrétaire ", mais par courtoisie, pour

que vous n'erriez pas inutilement. Ici, vous n'êtes pas, comme à la *Consulta*, un intrus, mais un hôte.

Les deux Suisses de faction, l'un au bas de l'escalier aux marbres chaudement colorés, l'autre au premier étage, devant les appartements du cardinal secrétaire d'Etat, vous laissent passer sans mot dire. Jusqu'au perron, l'on vous dirigeait ; maintenant, on vous accueille. Vous n'avez qu'à ouvrir vous-même la porte sombre, à peine fermée au loquet. Vous êtes chez le premier ministre du Pape.

EN ATTENDANT L'AUDIENCE. — Dans l'antichambre vaste, terne, nue, un gendarme en petite tenue et deux valets, l'un en frac, l'autre dans une livrée très sobre, sont de service. On vous débarrasse de votre chapeau, de votre pardessus, de votre canne, de vos paquets, puis l'on vous accompagne dans une seconde antichambre, de proportions plus modestes, ornée de quelques fauteuils couleur tabac, d'une console dorée servant d'appui à un grand crucifix d'ivoire et de deux colonnes qui soutiennent des flambeaux à bougies électriques. ^k Au plafond, pour tout décor, en gris, les armes du Pape. ^l Les murs sont couverts d'une tapisserie jaune, où la pourpre qui honore le maître de céans se révèle discrètement dans les nervures d'un dessin. ^f Vous ne faites que traverser la pièce ; le domestique vous introduit dans un salon où la pourpre s'épanouit dans toute sa splendeur, et il se retire. Un *monsieur*, le secrétaire du secrétaire d'Etat, s'avance et vous accueille avec une de ces révérences onctueuses spéciales au monde ecclésiastique et qui expriment tant de choses : la courtoisie, la réserve, l'interrogation muette, la curiosité discrète. Pendant l'accomplissement de la révérence, la main a le geste d'attendre votre carte de visite et, si vous êtes inconnu et laïque, vos lettres de présentation. Rassurez-vous ; celles-ci ne sont pas indispensables. Le bristol que vous tendez n'a pour toute indication que votre nom obscur ; on se contentera de vous demander :

— Son Eminence a le plaisir de vous connaître ?

— Non, répondrez-vous, mais j'ai à l'entretenir de choses personnelles.

Cette explication suffira à Monsignor secrétaire, qui vous priera de vous asseoir et d'attendre.

CEUX QUI VONT PLUS VITE. — Deux personnes seulement ! L'attente ne sera pas longue, pensez-vous ! Ne vous y fiez point. C'en est assez pour vous obliger à revenir demain et peut-être après-demain. Il y a des gens à qui les dignités, certaines fonctions, l'éclat de la naissance donnent le pas sur vous. Ainsi, voyez-vous ce prélat qui vient d'arriver et avec qui Monsignor secrétaire vient d'échanger une cérémonieuse révérence ?... D'un pas rapide, il traverse la chambre rouge et pénètre dans ce grand salon que vous entrevoyez : le salon réservé aux visiteurs de marque : aristocratie romaine, haute noblesse étrangère, dignitaires de la cour pontificale, évêques, prélats, monsignori des Congrégations romaines, tout le dessus du panier de la vie sociale, l'élite du monde catholique, ecclésiastique ou laïque.

Ici encore, c'est un épanouissement de pourpre, mais dans des proportions plus grandioses, car la pièce est plus vaste. Il y a deux fenêtres, chacune avec son rideau de soie blanche tombant sans pli. Tout le reste est écarlate : les murs, les fauteuils, le tapis de l'immense table du milieu. Mais l'écarlate est animé par une profusion d'or dont l'éclat étincelle sur les boiseries des sièges, sur les trois consoles qui portent, l'une, entre les deux fenêtres, un crucifix, les deux autres, se faisant face, une pendule et des flambeaux.

Il y a déjà du monde dans ce salon. A gauche, debout près de la console, un monsieur, en jaquette, et qui a l'air comme chez lui, prend des notes sur un calepin de deux sous : c'est le marquis X... , un des gros personnages du mouvement catholique italien. Il connaît la valeur du temps ; comme il n'a pas

une minute à perdre et à faire perdre, il inscrit sur son carnet ce qu'il aura à dire.

Aucune inquiétude à avoir pour ce professeur irréprochablement sanglé dans sa redingote et qui tient entre les mains un livre relié en soie moirée écarlate : l'hommage à Son Eminence d'un ouvrage dont il est l'auteur, hommage qui ira se confondre sur les rayons d'une bibliothèque avec une légion d'autres hommages, vêtus comme lui. Monseigneur en *pao-nazzo* s'est assis à l'angle le plus proche de la grande table de milieu ; il a tiré un bréviaire de sa poche ; il lit tout en jetant de temps à autre un coup d'oeil sur le marquis X.... Le groupe qui est assis à l'autre angle et cause à voix basse est à craindre : un baron allemand camérier de cape et d'épée, avec ses deux parentes, qui sont arrivées de Bavière pour voir le Pape et le cardinal secrétaire d'Etat. Vous pensez bien que ces dames ne sont pas venues de si loin pour se contenter de cinq minutes d'audience !

NOUVEAUX ARRIVANTS. — Une sonnerie électrique prolongée vient de retentir, Monsignor secrétaire apparaît, tenant à la main le télégramme et les trois cartes de visite ; il passe et croise, au seuil d'un troisième salon, un prélat porteur d'un grand portefeuille en cuir noir, et qui sort évidemment de chez le cardinal. Arrêts, révérences accompagnées de ce sourire qu'échangent les gens qui se voient souvent, poignée de main, puis les deux ecclésiastiques se séparent. Le personnage s'éloigne dans un frou-frou de son *ferraiolo* de soie avec toute la gravité d'un fonctionnaire de la Secrétairerie d'Etat qui peut demain être nommé archevêque titulaire, délégué apostolique, et s'acheminer ensuite vers les honneurs de la pourpre, par étapes dans les diverses nonciatures. Monsignor secrétaire, qui a disparu, revient bientôt, la mine contente ; il doit avoir quelque bonne action sur la conscience. En effet, il ne fait à personne le signe de se lever, mais il va chercher et ramène un humble

moine. C'est la troisième fois que le malheureux est venu ; il a déjà fait cinq heures d'antichambre ; cela crée bien des droits à une préséance momentanée, sans quoi les petites gens ne seraient jamais reçues. Pensez donc ! En moins de cinq minutes, sans parler de ceux qui, à côté, sont allés s'aligner sur les hauts fauteuils incommodes, trois visiteurs de marque sont arrivés. Un évêque italien qui a entraîné dans un coin Monseigneur en *paonazzo* ; un officier des gardes-nobles qui vient présenter sa jeune femme ; une dame, très simplement vêtue, mais qui n'en porte pas moins un des plus grands noms du patriciat romain. Elle est très gaie ; elle cause et rit de bon coeur avec Monsignor secrétaire qui l'accompagne. A son approche, le marquis X... , qui a cessé de prendre des notes, lui serre la main avec une nuance de camaraderie. Donna Z... , elle aussi, appartient à la haute direction de l'organisation catholique italienne ; elle s'occupe de l'Union des femmes catholiques ; elle est toujours par monts et par vaux ; propagandiste, conférencière, organisatrice infatigable, elle connaît l'Italie ville par ville, village par village, se lançant hardiment, elle, aristocrate, à la tête de ses *popolane*, à l'assaut des *Camere di lavoro*, de tous les nids de l'irréligion. Ses relations sont innombrables et sa bonne humeur inépuisable. En un instant, elle a dérangé la rigidité des fauteuils méthodiquement placés autour de la grande table ; autour d'elle, le marquis, le garde-noble et sa jeune femme forment cercle, et une causerie, faite de banalités mondaines, mais vive, commence.

MAIS QUELQU'UN !... — Le bon moine a été expéditif ; le voilà qui sort de chez le cardinal, la figure radieuse ; il serre avec effusion la main de Monsignor secrétaire, qui, avec une révérence, invite l'évêque à passer et à rendre Monseigneur en *paonazzo* à son bréviaire. Ça a l'air d'aller très bien, ce soir, car bientôt vient le tour du marquis, puis du camérier de cape et d'épée et des deux dames bavaroises. Il n'est pas encore 19

heures moins le quart et le cardinal reçoit jusqu'à 20. Avec un peu de chance, tout le monde passera. A moins cependant que n'arrive quelque personnage ayant droit d'attente dans le troisième salon, le dernier, celui qui précède le cabinet du secrétaire d'Etat, la salle où, sous un baldaquin, un trône est tourné vers le mur, face à un portrait à l'huile du Pape régnant. N'y ont accès que les princes de sang royal et les membres du Sacré-Collège.

Justement, la plus terrible des Eminences vient d'apparaître sur le seuil, suivie de Monsignor et de son secrétaire particulier. Tout le monde s'est levé, qui s'agenouille, qui tire des révérences. Grand, droit, encore jeune, malgré la couronne de cheveux gris qui s'échappe du *zucchetto* cramoisi, le cardinal, pressé d'échapper aux hommages, hâte le pas et corrige par un sourire l'expression sévère que pourrait donner à son visage l'habitude du pouvoir. Son Eminence est à la tête d'une des plus redoutables Congrégations romaines, et lorsqu'elle vient chez le secrétaire d'Etat, elle y reste longtemps. Elle connaît sa réputation d'épouvantail et en rit volontiers...

Aussi, voyez ces mines désappointées et consternées. Monseigneur en *paonazzo* est visiblement contrarié. Le gardien noble est navré; sa femme et lui sont invités à un dîner au Grand Hôtel à 8 heures! Donna Z... plaisante et rit, mais sa gaieté n'est plus si franche; elle avait absolument besoin de voir le cardinal ce soir avant de partir à 9 heures pour Venise. Que faire? Partir ou risquer d'attendre?

Il va falloir partir, car Monsignor, qui accompagne le camérier de cape et d'épée et ses chanceuses Bavauroises, esquisse, au passage, un geste contrit, éloquent. Son Eminence ne recevra, ce soir, plus personne. Mais consolez-vous. Demain, vous pouvez être plus fortuné. Votre tour viendra de traverser, triomphant, les trois salons et de voir s'ouvrir devant vous la dernière porte, celle que recouvre un damas rouge.—AVENTINO.